

Anatomie d'un chef-d'œuvre

Avec cette plongée foisonnante dans le Lisbonne du XIX^e siècle, Raoul Ruiz transforme une commande en œuvre personnelle et signe un conte puissamment envoûtant.

20H40 - ARTE TÉLÉFILM : "Mystères de Lisbonne" (1, 2 et 3/6), DE RAOUL RUIZ.

A l'époque d'un zapping permanent où la durée fiche une trouille bleue, « Mystères de Lisbonne », saga feuilletonesque en six épisodes de 52 minutes signée Raoul Ruiz, témoigne d'un certain panache. D'autant que le cinéaste du « Temps retrouvé » (1999), superbe adaptation de Marcel Proust, n'y cède jamais rien de ce qui fait la quintessence de son style : plans-séquences éblouissants, panoramiques insensés, énigme labyrinthique, profusion d'acteurs (40 au total dont Adriano Luz, Clotilde Hesme, Malik Zidi, Melvil Poupaud et Léa Seydoux) filmés comme autant de spectres, travellings et profondeur de champ d'ordinaire proscrits dans les séries télé. Mieux, le dernier des surréalistes revendique sa politique de la mise en scène avec cet appétit baroque et contagieux qui aiguise l'esprit du spectateur, d'abord légitimement inquiet, puis infiniment heureux.

Adapté d'un roman populaire touffu du XIX^e siècle signé Camilo Castelo Branco, auteur qui, à l'image de Balzac, écrivait au kilomètre lancé, « Mystères de Lisbonne » lorgne sur « les Mystères de Paris », d'Eugène Sue, et déploie son enchantement mâtiné de saudade sur plusieurs décennies, villes ou espaces-temps. Au centre de l'histoire, Pedro, enfant sans père que les autres rejettent. Elevé dans un pensionnat religieux, il n'a qu'un allié, le père Dinis, seul personnage apte à lui livrer les bribes de son passé. Amours illégitimes, rapt de fiancées, lettres volées, déchéance sociale, soif de vengeance, tentatives de meurtres baignent cette quête d'identité où chacun avance masqué et où « l'anagnorisis » (les liens de parenté cachés) – un terme employé par Ruiz lors de l'excellent entretien qu'il accorda à la revue « Positif », en 2010, lors de la sortie du film en salles – règne en maître. Autrement dit, « Mystères de Lisbonne » fonctionne sur le ressort plutôt rocambolesque du « c'est donc mon père, ma mère, ma sœur » ad lib. Ainsi on peut s'en extraire un instant, puis y revenir sans jamais en perdre le fil. Un peu comme si Ruiz, excellent homme au talent protéiforme, avait sans cesse prévu des itinéraires de remplacement.

Mais dire, cela revient sans doute à taire le vertige essentiel du film, ballade onirique,



Au centre de l'histoire, un jeune orphelin (João Arrais, ici avec Maria João Bastos) en quête d'identité.

insinuation virtuose des rebondissements les uns dans les autres, injection de détails qui ne prendront leur sens que bien des séquences après, irruption salvatrice de fantaisie (Ruiz, nul ne l'ignore, est un grand farceur), puzzle de répétitions et de réminiscences patiemment greffées dans ce récit gigogne à la folle liberté. Les extérieurs, comme les intérieurs, ressemblent

“ Je n'ai jamais craint le manque d'idées. Bonnes ou mauvaises, j'en ai toujours. ” Raoul Ruiz

à des tableaux et les tableaux (portraits de famille ou scènes de massacre), qui tiennent un rôle majeur, font avancer l'intrigue. Le cinéaste a longuement songé aux peintures de Balthus : « *Je voulais que ce que l'on voit semble un peu guindé, très tenu et corseté, a-t-il déclaré. Mais qu'en même temps, on ressente qu'il se joue dans chaque scène quelque chose d'obscène.* » L'obscène, ici, c'est aussi la mort qui rôde puisque les comédiens (tous excellents mais d'une pâleur de suaire) semblent flotter au gré de l'exubérante narration, comme la caméra glisse

lors des innombrables plans-séquences d'une très grande précision. Lorsque Raoul Ruiz, 70 ans, commença le tournage du film, les médecins lui diagnostiquèrent une tumeur au foie. « Mystères de Lisbonne », peuplé de suicidés, d'apparitions et d'êtres à dimensions multiples dont les existences résonnent en écho – « *J'ai eu d'autres noms et j'ai été d'autres hommes* », explique le père Dinis tour à tour mendiant, poète et soldat de Napoléon –, a donc pris une intensité dramatique et une ivresse d'autant plus grandes.

Cette quête des origines délirante où Ruiz revient à l'origine de son cinéma en proscrivant toute distanciation parodique devrait, en bonne logique, connaître une suite. Le cinéaste prolifique de « l'Hypothèse du tableau volé » et de « l'Œil qui ment » y songe, en tout cas, confiant dans sa boulimie de travail (telenovelas avec lesquelles il débuta, mélodrames, polars, comédies, fresques littéraires, parfois tout ça à la fois). « *Je n'ai jamais craint le manque d'idées*, affirme-t-il avec l'humour discret qui le caractérise. *Bonnes ou mauvaises, j'en ai toujours.* »

■ Lucie Calet

A lire : « Mystères de Lisbonne », de Camilo Castelo Branco, préface de Raoul Ruiz (Michel Lafon).
A noter la sortie du coffret en 6 DVD chez Alfama.